

LES MIMOSAS

Papa était chercheur d'eau, celui-là est chercheur d'or. Il n'aura peut-être pas plus de chance, mais en tout cas, il cherche quelque chose. Je le vois dans ses yeux opaques, ourlés, ses yeux de bandit de grand chemin, de ceux qui ravissent les vieilles dames à biscuits. Lorsque son sourire fait des vagues, il sait que je m'attendris, et je ne le lui cache pas. C'est émouvant, la beauté d'un jeune homme, c'est encore tendre sous les tendons, et il y a cette façon de se mouvoir, dans les rayons roses du soir, souple comme le lynx. Je touillotte un bloody mary, allongée sous la gloriette et l'observe nager. La vaste piscine haricot frémit tandis qu'il enchaîne les longueurs, j'entends Margaret s'agiter en cuisine, ces sons réconfortants, les tintements de la vaisselle qu'on dresse et des casseroles râclées. L'heure du déjeuner approche, je fais signe à William pour qu'il lui apporte son peignoir de bain et son cocktail. Il se glisse hors de l'eau et je pense à une loutre, brune et luisante, s'ébrouant devant les lauriers roses. Lorsqu'il s'assied à mes côtés en sirotant son mimosa, je m'amuse des gouttes accrochées à ses mèches, petites clochettes d'eau. Sur la desserte l'attendent ses cigarettes, fines, il en allume une d'un geste qui se veut maîtrisé, mais le briquet, celui de feu mon époux, lui résiste à chaque fois. J'aime le voir se comporter en propriétaire chez moi, lorsqu'il feuillète mes magazines, calé dans une chaise tulipe qu'il fait nonchalamment pivoter de quelques degrés, dans un aller-retour hypnotique, ou que je vois ses orteils parfois sales, fouiller les poils longs de la moquette du living-room. Il se plaît chez moi, il est fasciné par la cheminée suspendue, sa soucoupe volante, par la vue depuis les baies vitrées, ce plongeon dans la nature, la myrte, les arbousiers, les oliviers et les fougères, les palmiers et les cyprès en retrait, le jasmin débordant. Il a ri au nom des coussins de belle-mère qui ponctuent les sentiers menant à la pool-house, et je me suis souvenue avoir ri de même quand mon mari les avait fait planter.

- Qu'est-ce qu'on mange ?

- Asperges vertes et œuf mollet, rougets et tian de légumes.

- J'ai faim.

Oui il a faim, la jeunesse a toujours faim, c'est une constante, une donnée irréductible. Alors que je me débats avec le manque d'appétit, lui mord les fougasses à pleines dents, il gobe des olives grosses comme des noix et réclame constamment des pâtes. Je le promène à mes côtés, les matins de marché, ces matins clairs, surexposés, brillants et bruyants, et les regards s'aiguisent quand soudain il m'enlace, dans un élan facétieux, les doigts collants de nougat. Il dit qu'il vient du nord, qu'il y est né, dans une région sombre et plate. Je le crois volontiers, car

parfois il s'agace du « boucan des cigales », mais pour nous autres, nés sous le Garlaban, c'est une ritournelle, un ruban de cymbales, le son du premier souffle. Il n'aime pas les bêtes. Il peste contre les libellules qui rasant le chlore, s'est enfui face au bombyle, qu'il a pris pour un taon, c'est un garçon des faubourgs. Alors je le sors partout, au restaurant, au casino de Cassis, nous mangeons du bitume, plusieurs fois par semaine, route des Camouins, D 559, A 7, nous partons plus au sud, vers plus de béton, de faisceaux et de sons, loin des araignées d'eau, au plus près des moustiques, des mouches familières.

- La baguette chez vous est dégueulasse, quand même. Elle croustille pas. C'est à cause de la mer, ça. L'humidité.

Je ne réponds rien, je lui souris, tandis qu'il trempe son pain dans le jus parfumé du poisson, tomates réduites dans l'huile d'olive, déglacées au vin blanc, infusées dans le thym. Il mange à l'orientale, il tamponne son assiette avec de généreuses pièces de mie, y recueille la chair, les fibres et le luisant, négligeant presque ses couverts, avide de gluten. Nous buvons un blanc du Domaine de l'Andouiller, et il aime trinquer à chaque rasade, la bouche encore pleine, pour faire glisser.

- J'ai trouvé du boulot.

Et là, mon cœur qui ripe. Je ne veux pas qu'il travaille. Je veux le choyer, le gâter, le pourrir, des loisirs éternels. Puisque je le peux encore. Je lui dis que c'est inutile, qu'il n'a rien à prouver, que je ne lui demande rien.

- Tu comprends pas. J'en ai besoin. J'ai toujours travaillé. Avant toi. C'est pour me dépenser. J'ai fait serveur, livreur, saisonnier, j'ai même fabriqué des plaques à induction. Ouais. A l'usine. J'ai fait les trois-huit. J'ai été élevé comme ça. J'ai pas l'air, je sais. Depuis des mois je bronze et on fait la bringue. J'adore être avec toi, t'es super cultivée, intéressante et généreuse. Mais je suis un homme, merde. Un homme ça travaille. Ça barbote pas à longueur de temps non plus. Je suis pas un canard.

Je pense à mes amies. Les autres veuves. Les autres vieilles. Celles qui réprouvent notre amitié. Celles qui salivent devant sa peau, mes sœurs d'affaissement. Elles me le répètent à l'envi, qu'il est intéressé, qu'il veut tout le magot, mon chercheur d'or. Elles s'étranglent quand je leur dis que ça m'est égal, qu'il peut tout avoir, que je ne serai pas la plus riche du cimetière. Et voilà qu'il veut travailler ? elles en seraient baba. Je vois leur mine d'ici. Alors j'accepte. Il fera ce qu'il veut. Il travaillera s'il le faut et je l'attendrai avec un beau gigot. Nous trinquons et il rit et il embrasse ma main.

Le printemps s'achève sur un été parfait. Nous nous levons tôt, comme un couple à l'ancienne, je lui sers son café dans l'odeur du pain grillé, il m'étreint et s'envole en vélo, pour tondre, râtisser, débroussailler et entretenir les greens où mes voisins travaillent leur swing, les yeux plissés sous leurs visières. Le temps s'étire sans lui, mais je comble son absence en inventant le menu du soir, de copieux dîners, des festins de viandes en sauce, rôties, poêlées, noyées sous les patates et les nouilles aux oeufs. Quand les domestiques sont en congé j'allume le barbecue, je fais naître les braises et je l'accueille les doigts noircis, le souffle court, broche à la main. Alors nous fumons et buvons de la bière, il se raconte dans le grésillement des côtes de bœuf et des travers de porc, et je suis éternelle.

Lorsqu'un soir, la mine sombre, il s'affale avec épuisement et maugrée, je m'alerte. On est début janvier, un automne est passé, il a le souffle frais, la posture de l'homme gris, découragé. Je ne le presse pas, un homme, ça n'aime pas les interviews, surtout quand il n'y a rien à vendre. Et voilà qu'il se cache dans mon creux, sur le sofa orange et qu'il m'étreint, vulnérable et fiévreux, et il n'y a pas de mots, plus besoin de syllabes, je presse mes doigts sur son crâne, pour en extraire les maux, et je l'aime comme un fils, dont je ne saurai rien. Il dit que c'en est trop, qu'il a trop pris sur lui, qu'on le traite comme un âne, et alors je le cajole, pleine de consolation, et je lui dis que non, qu'il est un géant à mes yeux, un être souverain, et dans un élan fou je le prends au-dedans, comme ça en pleine lumière, sans même attendre le noir, sans penser à mes plis ni à mon pubis gris, il jouit en agrippant mes os et je n'en rougis pas. Puis nous mangeons tous deux nus, cro-magnons affamés, nous suçons des côtelettes avec le feu dans l'âtre et décidons qu'il est temps pour lui de démissionner.

Droit devant, la montagne comme un homme noir couché, ferme les yeux sur nous.

Au matin je m'éveille, dans les premiers rayons. Je gratte son dos tout chaud et le mène par la main, par-delà la piscine. Nous traînons sur le sol nos formes enfin semblables, car l'ombre se fout bien de l'âge des amants. Nous frissonnons ensemble, pieds nus dans l'herbe froide, mais je veux lui montrer, comme une nouveauté, le miracle de l'hiver. Je le vois découvrir l'explosion jaune des arbres et leur odeur sucrée, il y enfouit son nez et son corps en entier, et alors que le soleil, sortant du long sommeil, éclaire de blanc son buste de faune caché, il rit car je lui ai offert, avec mon corps âgé, tout l'or de notre terre.